

Gallois, non Anglais

Parce que cette reine... Et ce roi, deux Anglais... Et ce prince, un Galois...

Un libertain qui vole... De temps en temps, alors... Les femmes de ses lords...

Un ivrogne peut-être... Si ce mot trop grossier... Pour qui sera le maître... N'était populaire...

Un bon vivant, en somme... Qui s'inquiète peu... Du très pauvre honnête homme... Qui vit comme il peut...

Est-ce vraiment à dire... Que ce prince n'a rien... Sans morale, sans rire... Et gallois, soit Gallois?

Elizabeth, la reine... De la virginité... Et une souveraine... La grande majesté...

Plus d'un roi que l'on nomme... Edouard à bien pu... Etre un fort galant homme... Et pas trop corrompu...

Edouard III lui-même... A galamment souri... Dans un petit poème... A la Salisbury...

Si George le Sinaïre... Devint son par maître... Il eut Pitt pour ministre... Et ce fut son bonheur...

Pour Alfred, que l'histoire... A surnommé le Grand... C'est chose très notoire... Qu'il fait au premier rang...

Il traduisit de Bède... Et Boèce, prouvant... Que tout seul et sans aide... Il était un savant...

Et, il faut qu'on honore... Ces personnages-là... Dont le nom est sonore... Et qui ont fait haut parti...

Mais ils sont l'Angleterre... Et des Anglo-Saxons... Par nom, par caractère... Et par d'autres choses...

Nous n'aurons... Leur race... Que l'on peut admirer... Glorieuse à la trace... Prête à tout dévorer...

Est la leur, pas une autre... Très forte assurément... Mais nullement la nôtre... Par le tempérament...

Au sentimentalisme... Elle ne soumet pas... Son mercantilisme... Glorieux en ses pas...

La douce poésie... D'un cœur trop généreux... N'est pas la fantaisie... Qui rend son peuple heureux...

Un superbe égoïsme... Gagné par sa grandeur... Part tout son héroïsme... Et toute sa splendeur...

A ce titre admirable... Nous l'admirons vraiment... Elle est inouïment... Sous le bleu firmament...

Mais son nom, son nom sonne... Ici, là-bas, partout... La note anglo-saxonne... Qui doit dominer tout...

C'est bien! Si Dieu lui-même... Se fait Anglo-Saxon... Sans commettre un blasphème... Il connaît sa leçon...

Mais la race est la race... Et le sang est le sang... Que l'on suit à la trace... Du peuple ou du passant...

Quant au Gallois qu'on nomme... Anglais improprement... Est-il un Anglais, comme... On le dit couramment...

Ce montagnard peut être... Welche, Gael, Gallois... Par l'air et l'accent... Qui sait même? — Gallois...

Mais, par l'âme celtique... Du fier Caractacus... Lorsqu'elle se retrouva seule... Dans sa jolie chambre simple et... fraîche, ouverte sur un horizon... admirable, elle s'assit en face de... sa paroi si calme et si verte, aux... ombres superbes, au milieu... laqué, par une large échappée... on découvrait, au delà des rochers... noirs, l'océan, l'océan de la mer... et elle soupira longuement... Quelque chose lui manquait... dans cette paix et cette sérénité... de la nature!

C'était son ami du parc de... Leully, son sauveur de la nuit... rageuse qui avait failli bouleverser... sa vie... Elle se souvint de sa promesse... Ne devait-elle pas lui écrire... bientôt qu'elle serait arrivée en... Bretagne?

Comment eût-elle manqué à... son engagement? Elle s'exécuta donc... — Mon cher Marcel... Je viens de rentrer dans ma... chambre de Pleyber, que... d'autres me faisaient tant... rester pendant les pénibles... années de mon séjour à Paris... C'est une cellule de pensionnaire... mais si tranquille, si blanche... en face de si jolis aspects!

Tout mon mobilier est en... chemin; mes rideaux de mousseline... De ma fenêtre je vois la mer... lointin et près de moi des pelouses... des massifs d'arbres et le... l'océan du village à l'extrémité

d'une avenue de châtaigniers... qui suffit à nous entretenir l'hi-... ver de ses châtaignes... Point de bruit; le silence... complet, la paix absolue!

« Quel changement! — Là je pense à vous, mon ami... Je jure de vous et de mon pre-... mier soin est de m'acquitter de... la promesse que je vous ai faite... Quelle joie si nous possé-... dions une maison semblable à... celle-là, une auberge qui nous... permette de vivre indépendants... et de faire le bien autour de... nous!

« Mais nous ne sommes pas de... ces favoris de la fortune... Comme il me semble qu'avec... un compagnon comme vous je... ne songerais pas au reste du... monde! — Ecoutez moi bien... J'ai été très profondément... touchée de ce que vous m'avez... écrit... Je ne m'attendais pas à cette... preuve d'affection, la plus... grande que vous puissiez me... donner, car, pour être tout à fait... sincère, je ne l'attendais pas si-... tôt... Vous ne me connaissez pas... encore, mon ami on platôt vous... ne me connaissez pas assez... Je veux donc vous laisser le... temps de réfléchir... Ne soyez pas inquiet et ne... redoutez pas de concurrence au-... près de votre amie... Les pauvres filles comme... moi, sans dot et sans famille,

neont pas beaucoup de cour-... tisans... D'ailleurs, s'il s'en trouvait... qui fussent disposés à imiter... votre générosité, ils ne seraient... pas dangereux pour vous... Comment pourrais-je oublier... ce que je vous dois! — Je vous jure donc de m'ac-... quitter de ce que vous m'avez... promis, s'il le faut, que vous me... renverriez votre demande... Tant que vous ne m'auriez... pas rendu ma liberté, vous pou-... vez être tranquille... Quelques promesses qu'on... fasse miroiter à nos yeux, — et... qui donc aurait cette idée? — je... n'écouterai personne... Laissez passer quelques an-... nées! — Travaillez! — Faites-vous une position, non... pas pour moi... Hélas! je n'en aurai pas be-... soin... Une chambre avec... vous me suffirait; mais faites-la... pour vous, pour votre satisfac-... tion, pour votre honneur! — A continuer.

40 HEURES SEULEMENT... pour New York via le Grand Wa-... shington et Sud-Ouest Limité com-... posé d'élegants chars dorés, Pull-... man, chars d'observation, de buffet... et de club. Le plus beau train du... Sud. Pour l'itinéraire et les tarifs... sur toute la ligne, s'adresser au No... 704 rue Commerce, à côté de l'entrée... pour dames à l'Hotel St Charles.

UNE CHASSE DE Napoléon Ier.

Par qui la Rome antique... Dit ses soldats vaincus! Est-il roi d'Angleterre... Parlant à la façon... D'un maître de la terre... Un noble Anglo-Saxon? J. GENTIL.

Ceci se passait sous le second Empire.

— La Comédie-Française, ce jour-là, donnait, par ordre... une représentation au palais de Compiègne.

Partis de bonne heure, par un temps superbe, nous étions gaiement comme des écoliers en vacances; et s'il s'était trouvé dans notre compartiment quelque reporter aux épaulettes, il eût pu noircir son carnet d'anecdotes piquantes, où la médiancée avait toutes les pelées du monde à trouver une petite place.

(Douce influence du voyage sur les mœurs)

Arrivés au palais, après un déjeuner rapide, chacun de nous avait procédé à l'installation de ses costumes; puis, étant libres jusqu'à l'heure du spectacle (car on dinait au château on en va, à sa guise), les uns étaient partis de leur pied léger faire une excursion à Pierrefonds, dont la réparation était presque achevée; d'autres, profitant des voitures mises à leur disposition, s'étaient fait conduire en forêt.

J'étais de ce nombre, car nous avions formé, quelques-uns, le projet de dîner au milieu des bois, dans un endroit que je connaissais pour y avoir reçu l'hospitalité du garde, un jour de pluie.

Nous arrivâmes vers quatre heures dans ce coin presque ignoré. Figurant une petite maisonnette tout habitée de feuillage, presque perdue sous les grands arbres, comme un nid dans la verdure; à l'intérieur, une chambre, dite à coucher, des plus modestes, mais toute reluisante de propreté, une table à manger avec une grande cheminée à la paysanne, où flambait un bon feu. Nous étions aux derniers jours d'octobre. Dans cette cheminée où l'on eût pu faire rôtir un bœuf, deux chiens reposaient, l'un dormant debout, avec ses longues oreilles traînant dans les cendres, l'autre défilant ses pattes toutes mouillées encore de la battue matinale.

Dans un coin, une vieille horloge, dont le tic tac régulier et monotone invitait au sommeil; au milieu, une table, quel-ques sièges, un vieux fauteuil frileux au coin de l'âtre; à la muraille, deux fusils au repos, et enfin, à la place d'honneur, bien en vue, le portrait de Napoléon Ier.

Le garde était un ancien soldat du premier Empire.

Quant nous pénétrâmes dans ce modeste intérieur, dont la couleur sobre eût tenté le maître de céans et un mouvement qui n'avait rien d'hospitalier.

Heureusement j'étais connu de lui, car il se disposait déjà à nous refuser toute nourriture; mais grâce à certain talisman bien in-

nocent et qui consistait à lui parler de Napoléon Ier — voyant en outre mes camarades en contem- plation admirative devant le por- trait du grand homme, — la figure du vieux soldat prit une expres- sion plus douce, puis quand il se fut entouré d'artistes (que dis-je, de comédiens ordinaires de l'Em- pereur, quel titre à ses yeux!) d'artistes renonçant à dîner au château pour causer avec lui de son idole, il s'humanisa tout à fait et nous obtîmes qu'il improviserait un dîner, mais pas de gibier!... le gibier défendait... un petit levrauc seulement... quel-ques béchames, mais pas de faisani- an ou de dindes... un peu de fromage. Voilà notre menu. Le vin lui manquait. Heureuse- ment, nous avions pensé à ce dé- tail important.

On retira du break un large panier, où apparaissaient gaiement les chapeaux de ciré vert et rouge de demoiselles de Bor- deaux ou de Bourgogne.

Cette vue l'ayant mis tout à fait de bonne humeur, il voulut bien accepter notre invitation, et pendant que tout en grommelant il préparait notre festin, nous autres nous mettions le couvert et une heure après, au tic tac de l'horloge avait succédé le bruit tout aussi régulier (mais moins monotone) d'une demi-douzaine de fourchettes, manœuvrées par des gaillards paraissant résoles à faire honneur au menu improvisé de leur hôte.

Les chiens étaient tellement las, qu'après avoir levé le nez pour flairer le doux parfum de notre cuisine, ils se redormirent, rêvant, sans doute, halali et curé!

La première faim apaisée — on se mit à causer: — Puisque vous avez connu l'Empereur, dit un de nous, était-il chasseur? Le garde examina silencieuse-

ment son interlocuteur d'un re- gard méfiant... puis, baissant le nez dans son assiette, on l'entendit murmurer: «Chasseur... hoi- hon!... Oui, mais à Wagram.» Sentant que le coup avait porté juste, et piqué par la curiosité, on lui posa de nouveau la ques- tion.

Le garde alors vida lentement son verre, et nous regardant tous bien en face, il dit: — Non, il n'était pas chasseur... ohasseur de bêtes... mais c'était un bien autre terrible chasseur... Quand il faisait une battue, lui... la terre en trem- blait... et quand ses canons son- naient l'hallali, les capitales pré- sentaient le deuil. Son gibier, c'é- taient les Russes, les Autrichiens, les Prussiens!... et la curée était le partage des royaumes, des couronnes, des titres et des hon- neurs qu'il jetait comme des os on des quartiers de venaison à toute une meute affamée!

— Mais enfin, lui dis-je, l'avez- vous vu tirer lui-même un coup de fusil sur un gibier quelconque? — Une seule fois, répondit-il. — Nous approchâmes nos chaises et il se fit un grand silence... silence qui semblait gêner notre hôte, car il se leva et fit sem- blant d'imposer silence aux chiens qui dormaient du som- meil du juste.

Il alluma sa pipe, vint se ras- seoir et nous raconta ceci:

C'était aux derniers jours d'oc- tobre. — L'Empereur avait des invités, comme son neveu au- jourd'hui — et de même qu'au- jourd'hui il y a chasse à courre, ce jour-là aussi, il y avait grande chasse à Compiègne.

Le cerf, un superbe dix-cors, avait été attaqué à midi — rude-

LE CIMETIERE.

(JOURNAL DU SIEGE-PARIS, 1870.)

19 septembre. — Pour un dé- but! car c'est aujourd'hui ma première vraie journée. La première battue, depuis le matin jusqu'à ce soir cinq heures, du côté de Châtillon.

Ah! si nous avions été sur le plateau, au lieu des zouaves! Je vous jure qu'on n'eût pas vu, traquant dans les rues, tant de fuyards. Se battre n'est rien, à côté de ce que nous avons dû faire! J'eusse aimé mille fois mieux rester des heures sous le feu, me collecter avec des vi- vants, au moins! au lieu de ce- te lutte affreuse, sacrilège, contre les morts.

Rien qu'à cette idée, mon sang ne fait qu'un tour, et je sens en- core la sueur qui perle à mes tempes! Un étau de glace m'é- treint. Peur! J'ai connu toute l'angoisse, toute l'horreur mysté- rieuse de la peur; de la peur qui mord aux entrailles, de l'é- pouvante, qui enfante.

Si on m'avait dit cela, il y a huit jours! moi qui me suis gar- dardé si fort, quand en allant me faire inscrire, avec mon père et mes frères, sur les listes de la garde nationale, j'ai entendu l'employé de la mairie murmu- rer: — Dix huit ans, on lui en don- nerait seize! Si Paris n'avait que

des soldats pareils!

Moi qui, à Lyon, depuis la dé- claration de la guerre, — hélas! qu'est devenu notre chère petit- te maison, et ma chambre, toutes nos habitudes qu'il a fallu quit- ter, l'autre semaine, pour ne pas subir, impuissamment, inertes, le soufflet quotidien de l'occupation? — moi qui me targuais de tant d'héroïsme, d'invincible assurance! A tous les bons-hommes de Plutarque j'aurais rendu des points... Hélas!

Mais aussi il y avait de quoi rebuter le plus brave! La plume me tremblait dans les doigts, à mesure que je revivais, que je re- vois tout.

A l'aube, dans le brouillard, la générale s'est mise à battre. Jus- qu'ici on ne nous avait rassem- blés que pour l'exercice, de longues stations sur un trottoir, à nous initier aux beautés du maniement d'armes. Aussi, en sortant de chez nous, le père bouclait son ceinturon, moi achevant de boutonner ma va- reuse, nous disions: «Encore une ou deux séances comme ça, et nous serons les modèles du soldat citoyen!»

Voilà qu'à peine sur les rangs, l'appel reçu, notre compagnie — «la belle sixième!» comme nous l'avions baptisée, — est dirigée militairement. — Par file à droite, en avant, marche!... vers le siège du secteur. Là on nous distribue des pelles, des pioches. Qui attrape une pioche, qui un levier. Bref, une vraie armée de terrassiers et de vraciers! Et là-dessus, par file à droite, en avant marche!

Où allons-nous dans cet équi- page? Chemin faisant, on ap- prend qu'on va travailler, en dehors des fortifications, dans la zone du génie. Encore quelques guinguettes, quelques pauvres

un bonhomme tranquille, répli- quait: — Il est utile d'avoir l'œil ou- vert, mais ne nous exagérons pas le danger. Tout s'arrangera, j'en ai le ferme espoir... Eh! attends-tu un miracle? grommelait Baradier. Voilà les actions «Explosifs» qui baissent, malgré tous nos efforts pour les soutenir... Le bruit s'est répan- du, hier, à la Bourse, qu'un bre- vet venait d'être pris, en Angle- terre, en Allemagne et en France par un nommé Dalgetty, un An- glais, pour un procédé dont on dit merveille et qui suffirait à la dynamite... On va jusqu'à affirmer que cette substance est si maniable, si inoffensive, mal- gré sa puissance, qu'on songe à s'en servir pour actionner les machines... Ce serait la sup- pression de la vapeur, du gaz et du pétrole pour les moteurs. Une révolution! Si le quart n'est pas vrai nous sommes per- dus! C'est sans doute une appli- cation des formules de Trémont, et le Dalgetty est l'homme de- paille des voleurs qui les ont dé- robées.

— C'est possible! murmura l'oncle Graff avec tranquillité. — Et tu ne trouves rien d'au- tre à dire? cria Baradier furieux. On nous vole, on nous égorge, et tu te résignes? — Je ne me résigne pas, mais j'attends le procédé Dalgetty à l'usage. Il ne peut fort bien que ce soit, en effet, l'exploisif Tré-

mont. Mais il se peut aussi que ce ne soit pas cela... Et si ce n'est pas cela, ce n'est rien du tout.

— Mais si nous sommes ruinés, en attendant? — Nous remonterons sur notre bête, après.

— Mais c'est ce brigand de Lichtenbach qui mène cette cam- pagne contre nous. On se Pé- rit de Bruxelles et de Londres... — Laissez-le marcher. Plus il s'avancera, plus il sera maltraité pendant la déroute.

— Je voudrais bien savoir ce qui te donne cette confiance? — Marcel! Ton fils! Ce petit homme qui est plus fort, à lui tout seul, que Trémont, toi, moi et les autres. Tu verras! tu ver- ras!

— Enfin! Ne peux-tu au moins me dire?... — Rien! Laissez manœuvrer Dalgetty, laissez baisser les ac- tions. Ne les vendez pas court, car ils importunablement le pa- quet... Eira bien qui sira le diable.

Le calme et l'assurance de l'on- cle Graff impressionnèrent Bar- adier, sur le moment. Mais, après, dans son cabinet, en face de son courrier, qui se lui ap- portait que de mauvaises nouvelles, il était repris de peur et faisait du sang d'encre. Il avait que Marcel travaillait. Il le voyait aller au laboratoire des Ars et Métiers, dont un de ses anciens maîtres était titulaire. Mais qu'y

avait-il fait? — C'est possible! murmura l'oncle Graff avec tranquillité. — Et tu ne trouves rien d'au- tre à dire? cria Baradier furieux. On nous vole, on nous égorge, et tu te résignes? — Je ne me résigne pas, mais j'attends le procédé Dalgetty à l'usage. Il ne peut fort bien que ce soit, en effet, l'exploisif Tré-

mont. Mais il se peut aussi que ce ne soit pas cela... Et si ce n'est pas cela, ce n'est rien du tout.

— Mais si nous sommes ruinés, en attendant? — Nous remonterons sur notre bête, après.

— Mais c'est ce brigand de Lichtenbach qui mène cette cam- pagne contre nous. On se Pé- rit de Bruxelles et de Londres... — Laissez-le marcher. Plus il s'avancera, plus il sera maltraité pendant la déroute.

— Je voudrais bien savoir ce qui te donne cette confiance? — Marcel! Ton fils! Ce petit homme qui est plus fort, à lui tout seul, que Trémont, toi, moi et les autres. Tu verras! tu ver- ras!

— Enfin! Ne peux-tu au moins me dire?... — Rien! Laissez manœuvrer Dalgetty, laissez baisser les ac- tions. Ne les vendez pas court, car ils importunablement le pa- quet... Eira bien qui sira le diable.

Le calme et l'assurance de l'on- cle Graff impressionnèrent Bar- adier, sur le moment. Mais, après, dans son cabinet, en face de son courrier, qui se lui ap- portait que de mauvaises nouvelles, il était repris de peur et faisait du sang d'encre. Il avait que Marcel travaillait. Il le voyait aller au laboratoire des Ars et Métiers, dont un de ses anciens maîtres était titulaire. Mais qu'y

avait-il fait? — C'est possible! murmura l'oncle Graff avec tranquillité. — Et tu ne trouves rien d'au- tre à dire? cria Baradier furieux. On nous vole, on nous égorge, et tu te résignes? — Je ne me résigne pas, mais j'attends le procédé Dalgetty à l'usage. Il ne peut fort bien que ce soit, en effet, l'exploisif Tré-

mont. Mais il se peut aussi que ce ne soit pas cela... Et si ce n'est pas cela, ce n'est rien du tout.

— Mais si nous sommes ruinés, en attendant? — Nous remonterons sur notre bête, après.

— Mais c'est ce brigand de Lichtenbach qui mène cette cam- pagne contre nous. On se Pé- rit de Bruxelles et de Londres... — Laissez-le marcher. Plus il s'avancera, plus il sera maltraité pendant la déroute.

— Je voudrais bien savoir ce qui te donne cette confiance? — Marcel! Ton fils! Ce petit homme qui est plus fort, à lui tout seul, que Trémont, toi, moi et les autres. Tu verras! tu ver- ras!

— Enfin! Ne peux-tu au moins me dire?... — Rien! Laissez manœuvrer Dalgetty, laissez baisser les ac- tions. Ne les vendez pas court, car ils importunablement le pa- quet... Eira bien qui sira le diable.

FISCHER EMERSON PIANOS GRUNEWALD Rue du Canal. 735

LE CIMETIERE. (JOURNAL DU SIEGE-PARIS, 1870.) 19 septembre. — Pour un dé- but! car c'est aujourd'hui ma première vraie journée. La première battue, depuis le matin jusqu'à ce soir cinq heures, du côté de Châtillon. Ah! si nous avions été sur le plateau, au lieu des zouaves! Je vous jure qu'on n'eût pas vu, traquant dans les rues, tant de fuyards. Se battre n'est rien, à côté de ce que nous avons dû faire! J'eusse aimé mille fois mieux rester des heures sous le feu, me collecter avec des vi- vants, au moins! au lieu de ce- te lutte affreuse, sacrilège, contre les morts. Rien qu'à cette idée, mon sang ne fait qu'un tour, et je sens en- core la sueur qui perle à mes tempes! Un étau de glace m'é- treint. Peur! J'ai connu toute l'angoisse, toute l'horreur mysté- rieuse de la peur; de la peur qui mord aux entrailles, de l'é- pouvante, qui enfante. Si on m'avait dit cela, il y a huit jours! moi qui me suis gar- dardé si fort, quand en allant me faire inscrire, avec mon père et mes frères, sur les listes de la garde nationale, j'ai entendu l'employé de la mairie murmu- rer: — Dix huit ans, on lui en don- nerait seize! Si Paris n'avait que

des soldats pareils! Moi qui, à Lyon, depuis la dé- claration de la guerre, — hélas! qu'est devenu notre chère petit- te maison, et ma chambre, toutes nos habitudes qu'il a fallu quit- ter, l'autre semaine, pour ne pas subir, impuissamment, inertes, le soufflet quotidien de l'occupation? — moi qui me targuais de tant d'héroïsme, d'invincible assurance! A tous les bons-hommes de Plutarque j'aurais rendu des points... Hélas! Mais aussi il y avait de quoi rebuter le plus brave! La plume me tremblait dans les doigts, à mesure que je revivais, que je re- vois tout. A l'aube, dans le brouillard, la générale s'est mise à battre. Jus- qu'ici on ne nous avait rassem- blés que pour l'exercice, de longues stations sur un trottoir, à nous initier aux beautés du maniement d'armes. Aussi, en sortant de chez nous, le père bouclait son ceinturon, moi achevant de boutonner ma va- reuse, nous disions: «Encore une ou deux séances comme ça, et nous serons les modèles du soldat citoyen!» Voilà qu'à peine sur les rangs, l'appel reçu, notre compagnie — «la belle sixième!» comme nous l'avions baptisée, — est dirigée militairement. — Par file à droite, en avant, marche!... vers le siège du secteur. Là on nous distribue des pelles, des pioches. Qui attrape une pioche, qui un levier. Bref, une vraie armée de terrassiers et de vraciers! Et là-dessus, par file à droite, en avant marche! Où allons-nous dans cet équi- page? Chemin faisant, on ap- prend qu'on va travailler, en dehors des fortifications, dans la zone du génie. Encore quelques guinguettes, quelques pauvres

ETES-VOUS SOURD? PAUL ET VICTOR MARGUENITE

Feuilleton LA TENEBREUSE PAR GEORGES OHNET. TROISIEME PARTIE XII Suite. — De sa part à elle, je croirais à une arrière-pensée. Mais de son côté à lui je ne sais rien... — Interroge donc discrètement Amélie. — J'y penserai. Les préoccupations de M. et Mme Baradier échappèrent com- plètement à Marcel. Il songeait à tout excepté au mariage. Le retour dans la famille lui avait paru très doux. Il aimait ven- dement ses parents. Même au moment de ses écarts de jeunesse les plus vifs, il n'avait jamais cessé d'habiter la maison pater- nelle. Il ne se sentait pas heu- reux quand il n'était pas chez son père, soit à Ars, soit à Paris. Le fils d'exilé avait peut-être, plus fort que d'autres, le senti- ment de la possession. Il avait entendu tant de fois l'oncle Graff et Baradier regretter la maison de Metz, les pays, les amis, les habitudes, que les liens qui l'at- tachaient à tout paternel s'étaient resserrés et que, loin des siens, il lui manquait quelque chose d'essentiel. Sans doute la gran- derie affective de son père et le sourire consolant de sa mère. Depuis son retour, il passait presque tout son temps hors des bureaux, sortait peu le soir et travaillait à une besogne dont l'oncle Graff était le seul confi- dent. M. Baradier très préoccu- pé de la tournure que prenait l'affaire des «Explosifs» ne con- dait ses inquiétudes qu'à son as- socié. Mais l'oncle Graff, avec